

EN VILLÉGIATURE

L'AMI Paul m'ayant invité de passer un "Week end" avec lui, je lui arrivai un bon samedi soir. Paul était à la station, mais pas seul ! J'avais espéré que dès les premiers moments, nous retrouverions notre douce intimité de jadis. Nenni. J'ai su depuis que c'est la promenade de tous les soirs, que d'aller voir passer le train. Sentimentale promenade !... Il y avait là quantité de filles et de garçons, d'hommes et de femmes qui riaient, causaient... gambadaient ! Vraiment, le spectacle en était nouveau et curieux pour un vieux garçon de ma trempe !... Après quelques rudimentaires présentations, le chemin de l'hôtel fut repris. Le voyage ayant été long et fatigant, je voulais m'y reposer. Mais allez donc dormir quand sous votre chambre on crie — c'est le mot — et l'on danse ! Et puis comment refuser aux jouvencelles qui vous supplient et vous délaissent bientôt ? Hélas ! pauvre moi... Je fis comme les autres, mais, à ma gloriole, un peu moins que les autres car je réussis un tant soit peu à empêcher ma pauvre caboche de tourbillonner. L'on dansa très tard. Le lendemain étant dimanche, je m'étonnai un peu de voir ces gens encore au bal sur le matin. Ma foi ! c'est de leur affaire, me disais-je. Et, en bon civilisé, je me retirai...

J'entends la première messe afin d'avoir mon avant-midi libre. Et je m'en allai par la grève, triste et pensif au bord des flots... Je songeais que pour une vie de repos que toutes ces gens venaient mener ici, ils me faisaient l'impression de se fatiguer énormément. Comme je préférerais de beaucoup mon petit village trop caché pour ne pas tenter les touristes... La plage était déserte et les grands parasols semblaient tout surpris de ne pas abriter leurs assidus à cette heure matinale du bain. Moi, je n'en étais que plus heureux, et je songeais aussi que pour être venu voir l'ami Paul, il ne m'avait pas encore beaucoup rencontré. Est-ce qu'il me craindrait ? Ou bien était-il à ce point occupé ? Maintes conjectures me traversaient l'esprit. Je ne m'arrêtais à aucune ne voulant pas juger d'après des préjugés. Je connaissais trop Paul aussi pour le croire perdu par cette vie. A la ville, il était un

modèle du jeune homme droit et rangé. Et l'idéal qu'il m'avait dit se faire de la vie était bien selon ses principes et sa droiture. Aussi m'étonnais-je de le voir lancé dans cette vie tourbillonnante et troublante. Somme toute, pensais-je, je ne suis pas son mentor.

Ma solitaire promenade m'avait conduit loin. J'entrevis quelqu'un à l'orée des arbres du rivage. Avec surprise et plaisir je reconnus Paul dont je m'approchai. Il me fit l'impression d'une personne mécontente de votre présence :

— Je te dérange ? Alors, excuse-moi. Je croyais enfin pouvoir causer avec toi. Toutefois comme tu es drôle ; tu n'es plus le même. Te serait-il survenu quelque chose ?

— Oh ! je ne sais... Et puis, tu sais, la vie d'ici ne prête pas aux intimités.

— Je crois m'en apercevoir. Et tu l'aimes cette vie !

— Pourquoi ? Elle repose du travail intellectuel de l'année : elle ravive notre physique alangui. Et que sais-je encore ? On s'amuse pleinement et on est libre complètement.

— Oui, même de sa religion, de ses principes et de sa conscience...

— Tais-toi, Jean tu me fais mal.

Pendant quelque dix minutes, Paul et moi causâmes de ce que je voyais et devinais à cette place balnéaire : ses gens, ses plaisirs, ses dangers.

— Tu me demandes mon avis sur toi, Paul ? Il m'en coûte, mais tu me fais l'impression d'être devenu un de ces jeunes gens que tu nommais si bien des "ballons crevés", que nous voyions flâner sur les rues, dans les théâtres et les cafés. Tu fais à peu près comme eux. Tu souris ? Et je suis convaincu d'une chose, à savoir : tu es toi-même persuadé de ce que je te dis, seulement tu ne veux te l'avouer. Tu voudrais même t'enfuir d'ici, mais tu hésites. Veux-tu mon aide ?

— Merci, Jean ; tu es bien toujours mon ami. Laisse moi : nous en recauserons.

Je ne revis Paul qu'au moment de mon départ. Me tirant à l'écart, il me dit :

— Jean, tu m'as désillé les yeux. Je m'en-lisais ici, mais je me reprends. Mais aide-moi, car je suis lâche maintenant que j'ai vu Capoue. As-tu un prétexte ?

— Viens camper avec moi, le reste de l'été.

— Accepté.